

BLANDINE CHABOT

SI J'AVAIS UN DAUPHIN
JE L'APPELLERAI STÉPHANE
(MAIS J'AIMAIS BIEN AUSSI SUZANNE)



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Si j'avais un dauphin je l'appellerais Stéphane (mais j'aimais bien aussi Suzanne) / Blandine Chabot.

Noms : Chabot, Blandine, 1985- auteur.

Description : Mention de collection : Libre'aire

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190012757 | Canadiana (livre numérique) 20190012765 |

ISBN 9782923335933 | ISBN 9782923335940 (livre numérique)

Classification : LCC PS8605.H318 S52 2019 | CDD C843/.6—dc23

Les Éditions au Carré inc.

2100, boul. De Maisonneuve Est, bureau 002

Montréal (Québec) Canada H2K 4S1

Téléphone : 514 316-5450

editeur@editionsaucarre.com

www.editionsaucarre.com

Illustration de la couverture : © Joannie Houle

Photo de l'auteur : P. D'amour

Édition : Marie-Eve Laroche

Révision linguistique : Caroline Turgeon

Correction d'épreuves : Gabrielle Tremblay

Mise en pages : Édiscript enr.

Version numérique : Studio C1C4

Relations de presse : Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC



Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2019

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2019

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-923335-93-3 (version papier)

ISBN 978-2-923335-94-0 (version numérique)

DISTRIBUTION

Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7

Téléphone : 1 800 363-2864

Télécopieur : 1 800 361-8088

prologue@prologue.ca

www.prologue.ca

À mon père.



Derrière chaque dépouille de cœur s'endort tristement une histoire d'amour, qu'on peut laisser mourir en soi ou crier sur les toits. Ce livre sera mon toit. Et mon histoire avec François, la preuve que chez un être humain la beauté et l'horreur peuvent en découdre toute une vie, sans qu'il n'en ressorte jamais ni vainqueur ni vaincu.



Première partie

Avant Si j'avais un perroquet je l'appellerais Jean-Guy
(parce que Coco c'est déjà pris)
Tranches de vie avec François



2007



Elle avait été blessée dans son amour-propre. Humiliée. Son mari ne la connaissait finalement pas si bien que cela. Incapable de reconnaître son corps. Incapable de le différencier des autres. Tout le monde avait ri et elle ne l'avait pas supporté.

« Ce n'est qu'un genou, Juliette ! »

« Voyons Juliette, c'est juste un jeu ! »

« On se moque pas de ton corps ; on rit de la situation ! »

« Tu fais chier avec ton caractère de merde ! »

« C'est la fête, on est tous réunis, alors gâche pas la soirée pour une niaiserie... »

Certains tentaient de la raisonner, d'autres, excédés par son attitude relativement habituelle, n'entraient plus dans son jeu et l'ignoraient tout bonnement.

Rodolphe avait confondu le genou de Serge avec celui de sa femme. Pourtant Serge a de gros genoux durs et musclés, tandis que Juliette a des genoux ronds et plutôt mous. Je le sais, car je les ai vus l'été dernier. Bref, ses genoux ne ressemblent pas à ceux de Serge, mais Rodolphe les a

confondus. Quand il a enlevé le bandeau qui lui recouvrait les yeux, il a vu dans le regard de sa femme autant de haine et de colère que s'il avait écrit sur les réseaux sociaux : « Obligé de pisser au lit pour que Madame daigne laver les draps ! »

Juliette.

Des joues roses comme deux bouchées de barbe à papa. Avec des genoux ronds et plutôt mous, donc. Un corps bien en chair, une peau très blanche, et une passion pour les échecs. Je veux dire le jeu. Elle défend *expressément* à quiconque d'appliquer sur la peau de ses filles crème non bio, parfum, maquillage, faux tatouages, etc. François l'a fait une fois, François ne le refera pas une deuxième fois. Le métier de Juliette consiste à gérer un grand groupe d'individus tantôt dociles, tantôt malcommodes, à coordonner des choses, à évaluer des trucs, à planifier des machins, à gérer des affaires, à régler des problèmes, à animer des réunions, bref, elle est directrice des ressources humaines dans une grande compagnie de produits cosmétiques... non bio. Récemment, elle a eu un coup de foudre pour les jardins zen miniatures, cette petite composition décorative où l'on agence des cailloux, du sable ainsi que différents petits accessoires et éléments de la nature à sa guise, à l'aide d'un tout petit râteau et dans le but de faire un pied de nez aux vilains soucis. Le sien l'apaise et la nourrit, nous a-t-elle expliqué.

Sinon elle est grande. Brune. Châtain foncée serait plus juste. Avec des cheveux longs et une belle frange qui s'assume, qui ne part pas sur les côtés pour tenter

d'intégrer le clan des grands, ceux qui voient du pays, qui se promènent sur les épaules, dans le dos ou sur les seins, et qui ne se font pas couper toutes les trois semaines. Une grosse et belle frange qui lui dissimule tout le front et qui lui donne un air espiègle, comme toutes celles qui portent une frange.

Juliette est la grande sœur de François, mon amoureux des cinq derniers mois. Rodolphe, son mari. Kayla et Emma, leurs deux filles de cinq et sept ans, si je ne m'abuse. Juliette est une jeune femme gentille et intègre, avec du caractère, un caractère savamment dosé qui permet aussi à une réelle douceur d'exister et de rendre ma belle-sœur si particulière.

Autre point à mentionner, tout de même : Juliette a un léger souci psychologique. Peut-être psychiatrique. J'ignore où se termine la psychologie et où débute la psychiatrie, mais il lui arrive, avec ou sans élément déclencheur, de perdre cette douceur, cette gentillesse, et presque sa raison. J'ignore s'il y a un terme précis pour définir ce genre de personnes. C'est plus que de l'impulsivité ou de la susceptibilité, selon ce que François m'a raconté, et selon ce que j'ai vu à cette soirée. Disons que si elle interprète une parole ou un geste d'une mauvaise façon, elle est capable de cataclysmes indicibles. Cataclysmes au sens propre du terme : des trucs, bien qu'originellement non destinés au mouvement aérien, le deviennent, surtout son téléphone portable, frappé par la malédiction d'être toujours à portée de main, et parfois n'importe quel objet innocent et malchanceux. Sa colère est sans posologie, Juliette s'énerve

de tout son être, jusqu'à ce que le bobo intérieur aille mieux. On ne l'a jamais internée, car selon la famille, ses crises sont tolérables, somme toute rares, et personne n'a jamais été blessé physiquement, surtout. Aussi, c'est une très bonne mère. Et Rodolphe l'aime. Mais il a confondu les genoux de Serge et ceux de Juliette. Bref, je n'embarquerai pas dans son jeu. Je n'en ferai pas tout un plat. Nous avons tous bien rigolé et il reste encore beaucoup de sandwiches-pas-de-croûte. Je crois que c'est l'essentiel, non ?

À mon tour d'avoir le bandeau sur les yeux. Je vais devoir toucher aux oreilles des vingt-six (moins une) personnes présentes (Juliette est allée se réfugier nous ne savons où), et retrouver celles de Jacqueline parmi tous ces bouts de reliefs tantôt percés, tantôt poilus, tantôt grands, tantôt pointus.

En espérant que Jacqueline ne soit pas aussi susceptible que sa fille, je commence donc à tâter les oreilles. Ça nous fait tous beaucoup rire, et on me somme plusieurs fois de ne pas trop explorer l'intérieur, le dernier nettoyage remontant à une date approximative. Bref, je continue, c'est amusant tout ça, c'est vrai, je dois le reconnaître, mais je préférerais être au cinéma avec François. Ou chez moi. Dans le fond de mon canapé. Mais non. Je suis ici, car il voulait me présenter à sa famille élargie. Résilience et bonne humeur, voici mes mots d'ordre depuis que mon appartement nous avons quitté.

Oups, toi tu avais un petit rire saccadé et étouffé pendant que je te parcourais l'organe auditif. Tu ne peux être Jacqueline. Jacqueline est trop austère pour se laisser

secouer par son propre rire. Avec Jacqueline tout est sous contrôle, surtout le rire.

Toi tu as trois, non quatre piercings à ton oreille droite.

Toi tu sens la transpiration masculine et tu es moite comme une couche de bambin au petit matin.

Toi tu es une fillette.

Toi tu as les cheveux très très courts.

TOI, tu es Jacqueline. Je reconnais ton parfum. Je n'ai aucune idée de la sorte d'oreilles que la vie t'a donnée – je t'ai toujours vue avec ton petit carré de cheveux gris et raplapla – mais ton parfum sent fort et ne s'oublie pas.

— Jacqueline?

La foule est en liesse, on m'applaudit, on me lance des *bravos*, des *wouhous!*, on me confie qu'on n'aurait jamais trouvé à ma place, surtout pas du premier coup, on m'invite à danser un cha-cha-cha, car tout le monde a eu sa dose de jeu les yeux bandés.

Le cha-cha-cha. *Contre-indications*: être dépourvu de hanches. *But du jeu*: faire aller ton bassin le plus possible et exhiber le côté le plus sensuel de ton corps sans honte aucune.

C'est René qui m'invita. René est un gentil bonhomme. C'est un oncle de François d'une bonne soixantaine d'années. Ancien agriculteur qui se teint les cheveux beaucoup trop noirs. En dessous de ses bras, ça sent mauvais, et dans son cœur, il fait toujours soleil. Je danse presque aussi bien que sa femme, partie trop tôt, et François a de la chance d'être tombé sur une belle fille comme moi. François est comme son deuxième fils, je dois en prendre soin, car «il

a souffert, ce p'tit gars ». Ces informations me parviennent à travers une voix essoufflée et joviale, juste avant que je ne me torde sauvagement la cheville. En réalité, j'en avais juste plein le dos de danser. Le cha-cha-cha. Avec René.

Il avait tassé mes cheveux en avant de mon épaule et m'embrassait la nuque du bout des lèvres. Chacun de ses baisers envoyait une onde d'excitation indescriptible dans tout mon corps. En fait si, c'est tout à fait descriptible : avoir un rapport sexuel à cet instant précis ne me semblait pas inapproprié.

Nous étions ensemble depuis cinq mois. Tout allait bien. Il aimait mon gratin de courgettes. J'aimais dormir à ses côtés. Il aimait mon appartement. J'aimais sa lanterne en forme de guitare qu'il avait décidé d'accrocher au mur du balcon. Il aimait mes seins. J'aimais ses mains. Il aimait me regarder corriger des devoirs d'élèves. J'aimais le fait qu'il sache découper des orifices dans les citrouilles ; cela m'épargnerait bien du temps chaque Halloween, ainsi qu'une éventuelle amputation. Surtout, on avait tous les deux poussé en marge du grand champ, et quand la vie nous a cueillis, à quelques années de différence, on a eu la même réaction. On lui a demandé si c'était vraiment nécessaire.

Il m'embrassait la nuque du bout des lèvres en me disant que quand je dansais le cha-cha-cha avec un agriculteur qui sent mauvais, mes fesses avaient l'air de deux pommes de laitue qui n'ont pas reçu d'engrais et qui sont prêtes à être mangées. Je le pris comme un compliment, et c'en était d'ailleurs un.

Bref, il m'embrassait la nuque du bout des lèvres et nous nous apprêtions à regarder un film sur le canapé. Il n'avait jamais vu *Les visiteurs*, et comme il s'agissait d'un classique français salulaire pour l'humanité, je ne lui avais pas tellement donné le choix : il allait regarder ce film avec moi.

Jacquouille la Fripouille hurlait : « Messire!!! Un Sarrazin!!! » et ça l'inspira. Il s'approcha de moi tout doucement puis, en entrant sa main sous mon tee-shirt, hurla dans mes oreilles : « Madame!!! Quels jolis seins!!! » Je fis le bond le plus brusque de toute l'histoire des bonds, et il écopa d'une tape vigoureuse sur le bras. Tout en retirant sa main, il se mit à rire.

— T'es connn!!! Tu veux me faire faire une crise cardiaque!?!

— Tu plaisantes!? Je m'en remettrais jamais! Non, je veux juste te caresser et profiter de ton corps.

— Allez. Concentre-toi sur le film. Tu vas manquer des trucs bien!

— Ah! Si tu veux pas que je te donne de l'affection, tu me rends mon tee-shirt.

— Chuuut. Écoute le film...

— Mon tee-shirt!

— T'es insupportable.

Il s'invita à nouveau sous ce qui était effectivement un de ses tee-shirts, puis son index se mit à bercer mon mamelon gauche pendant que Godefroy de Montmirail défendait Dame Ginette avec véhémence. Je ne bougeais pas d'un millimètre. Point d'intensification de respiration non plus. Il alla ensuite dire coucou au flanc de mon sein. Je commençai à ressentir ce qu'on pourrait appeler une sensation très agréable qui détourne l'attention la plus attentive d'un film pourtant réputé pour capter l'attention.

— Je vois que tu aimes ça...

— Je sais que tu le vois.

Puis il se mit à caresser ma peau avec sa langue et c'était terminé pour eux. Je veux dire pour Jacquouille et Godefroy. Je n'en avais... Plus. Rien. À. Faire.

Je pris sa tête entre mes mains. J'avais chaud partout à partir du milieu de mon anatomie (brûler, pétiller, exploser et fondre en même temps : check) et je ne voulais officiellement plus regarder *Les visiteurs*. Je savais comment ça finissait de toute façon. Avec François aussi, me dirait-on, je savais comment ça finirait, mais François au moins n'avait pas les dents pourries. Voilà qui me semblait être un argument suffisamment convaincant pour que je choisisse sa proposition à lui.

Il dessina un triangle isocèle avec sa bouche, entre mes deux seins et le haut de mon pubis, puis remonta en ligne droite jusqu'à mon cou. La géométrie ne m'inspirant aucune aversion, nulle opération de sabotage ne fut entreprise de ma part. C'est LE truc que j'aimais en

cours de mathématiques, la géométrie. Je laissai donc libre cours à son envie de dessiner. Il était un crayon et moi sa feuille. Je voulais à présent qu'il trace de petits ronds sur mes épaules, des losanges dans mes cuisses, un trapèze sur mes fesses, une pyramide dans mon dos, un prisme rectangulaire dans le creux de mes bras, un octogone sur mon visage, et qu'il colorie le tout avec des baisers couleur tendre, et un pinceau couleur langue. Je voulais aussi qu'il écrive JACQUOUILLE LA FRIPOUILLE en *Times New Roman* à l'entrée de mon sexe, mais pas pendant vingt-cinq minutes non plus.

Il eut un orgasme, moi non. Je mis ma main entre mes jambes et rejoignis la salle de bains.

Nous reprîmes le film où nous l'avions laissé, et quinze minutes plus tard, nous dormions à poings fermés.

2008



J'étais arrivée à l'école en avance et il y avait une nouvelle dans la salle des professeurs. *Margaux Larocque-Cormier*. Nous nous sommes présentées en souriant, avec sincérité, car sur cette planète Terre peuplée de milliards d'êtres humains, nous venions de nous trouver.

— Je remplace Danielle Castonguay.

— Ah oui? Il lui est arrivé quelque chose?

— Je ne sais pas si je dois en parler... Je crois qu'elle fait un burnout... dit-elle à voix basse.

Je lui ai proposé un thé; le contenu diversifié de ma boîte l'impressionna. J'étais aussi fortement impressionnée par son contenu à elle. Je me rendis compte que j'avais soif de quelqu'un comme ça dans ma vie depuis longtemps. Je l'ignorais quinze minutes plus tôt, mais maintenant que je l'avais devant moi, je ne comprenais pas comment j'avais pu exister toutes ces années sans qu'elle me manque rigoureusement. Elle choisit un thé au jasmin.

À midi, nous sommes allées manger chez Basiliquement vôtre, et j'eus alors confirmation qu'une chose très chouette

m'arrivait. La rencontre d'une véritable amie. Ces journées magiques sont à savourer comme à bénir. Elles sont rares, et salvatrices. Rencontrer un vrai ami n'arrive pas souvent dans une vie, et certaines vies s'achèvent hélas sans jamais avoir été touchées par cette lumière si particulière et précieuse. Cette lumière qui te rend l'univers, l'humanité et tes propres démons moins hostiles. Oui, ce magma infernal contre lequel certaines personnes luttent au quotidien peut se désintégrer aussi vite qu'on enflamme une allumette lorsque L'AMI se greffe à ton univers. Cette nouvelle aura de bien-être révèle alors l'existence d'une voie inconnue pour tout plein d'âmes en manque de bonheur : celle de la confiance en soi.

Être aimé par ses parents, ses enfants, son compagnon de vie, ses collègues de travail et être aimé par un véritable ami sont deux choses différentes. Un ami peut te rendre invincible. Un ami peut te métamorphoser. Un ami peut changer le cours de ton existence. Un ami peut te mettre au monde une seconde fois. Avec ces humains-là, inutile de se fréquenter pendant un an et de construire des souvenirs communs pour se considérer comme amis. Il suffit de se rencontrer une fois. Après, on ne se quitte plus, et c'est en amis qu'on apprend à se découvrir.

Bref, cette Margaux Larocque-Cormier était sacrément cool, et je l'ai aimée dès que nos regards se sont regardés. Elle avait des cheveux longs, blond clair et tout lisses, un corps grand et fin, ainsi qu'une voix trop grave et chaude pour appartenir à une sotte. Oui, sa voix respirait l'intelligence. Il n'y a pas que les yeux ou une démarche qui peuvent en dire long sur une personne. La voix aussi.

Je voulais manger avec elle tous les midis, je voulais qu'on s'inscrive ensemble à un cours de fitness, ou why not d'équitation, je voulais que Danielle Castonguay se rende compte qu'elle n'a plus envie d'enseigner et que sa vraie vocation est en fait le coaching de vie, oui : je voulais que madame Castonguay ne revienne jamais et que madame Larocque-Cormier reste toujours.

C'est ce qui arriva. Sauf que Danielle Castonguay ne consacra point ses nouveaux temps libres à révéler aux autres que le bonheur se trouve déjà en eux et ne demande qu'à s'épanouir. Elle prit simplement sa retraite plus tôt que prévu, et acheta un condo en Floride avec son mari, après avoir vendu son bungalow de Longueuil.

Margaux, son compagnon Pierre-Martin, ainsi que François et moi louâmes un chalet quelques semaines plus tard, à Saint-Côme. Il fallait passer du temps de qualité ensemble, il fallait que nos jules fassent connaissance, il fallait skier, rire, décompresser et profiter de l'existence.

Direction Saint-Côme, donc, réputé pour sa jolie station de ski.

En arrivant au chalet non-fumeurs, ça puait la cigarette, le frigo ne marchait pas, et il y avait des traces de pas de l'entrée à la salle de bains – de la boue séchée, si je ne m'abuse. Les murs étaient bien vert forêt comme sur les photos, sauf que les photos ne disaient pas que louer ce chalet constituait un très, très mauvais choix.

François se proposa d'aller lui-même voir le responsable à la réception; nous avions besoin d'un frigo fonctionnel et surtout, on s'était fait prendre pour des cons.

Quand il est revenu avec le gars en question, j'eus confirmation que mes recherches auraient dû être plus approfondies le soir où j'ai réservé le chalet. Réjean n'aimait pas les êtres humains, n'avait pas le sens de l'hospitalité, et ne savait pas reconnaître des odeurs pourtant courantes, comme celle de la cigarette.

Il bidouilla quelques minutes avec le frigo et réussit à le remettre en route; un grésillement anxieux envahit alors la pièce. Il n'était pas question que je dorme dans le noir, dans un chalet perdu dans un bois noir, avec en prime un bruit caractéristique de scènes de films d'horreur où la survie des personnages est sans espoir. Il y avait deux options. On éteignait le frigo pour la nuit, ou Margaux et Pierre-Martin nous cédaient la chambre pour prendre le canapé-lit du salon.

Nous héritâmes de la chambre, puisqu'ils avaient tous les deux le sommeil lourd et que nous avions tous envie d'avoir des œufs et du jus d'orange frais le lendemain matin. Après avoir fait la vaisselle et joué à un jeu de société emprunté à la réception que nous n'avons pu finir, car il manquait des pièces, nous nous couchâmes. Comment dire. JE. NE. ME. SENTAIS. PAS. BIEN.

Trop silencieux. Trop noir. Trop loin de tout. Trop opprimante que cette angoisse.

Je réveillai François.

— Si tu t'endors avant moi, je ne pourrai pas m'endormir...

— Pourquoi?

— Parce que j'angoisse... On est trop isolés ici...